

nous voyant manger du chien, jeta un roquet à demi mort de faim sur mon assiette, et en même temps éclata de rire de cette espièglerie. Je pris la bête et la lançai de toute ma force au visage de ce drôle, puis je pris mon tomahak en le menaçant de l'assommer s'il répétait cette insolence. Il se retira l'air très-déconcerté, et nous continuâmes notre repas fort tranquillement. »

On arriva le même jour, 5 mai, à un village où demeurait Nichnipakihouk (nez-coupé), un des principaux chefs des Tchoponnich. La renommée y avait déjà publié les cures opérées par les Américains. Les Indiens implorèrent donc leur secours; mais, dit Lewis, nous refusâmes de rien faire pour eux s'ils ne nous fournissaient pas des chiens ou des chevaux pour manger. Bientôt arrivèrent cinquante malades. Un chef amena sa femme qui avait un abcès au dos, et nous promit un cheval le lendemain, si nous parvenions à calmer ses douleurs. Le capitaine Clarke ouvrit l'abcès, y introduisit de la charpie, et le pansa avec du basilicum. Nous distribuâmes aussi des doses de fleurs de soufre et de crème de tartre, en indiquant l'usage de ces drogues. On obtint plusieurs chiens; ils étaient trop maigres; c'est pourquoi on renvoya au lendemain les opérations médicales. Sur ces entrefaites, une foule d'Indiens, indépendamment des habitans du village, se rassembla

autour de nous ou bien campa le long de la rivière. »

Le lendemain la femme malade se trouva soulagée. Le mari tint sa promesse; la plupart des Indiens qui se présentèrent souffraient de maux d'yeux. On leur distribua des médicamens, ce qui procura des vivres en abondance.

Le 7 on aperçut du milieu de la plaine où l'on voyageait, les branches des Monts-Rocailleux encore couverte de neiges. Les Indiens dirent qu'elle était si épaisse que l'on ne pourrait pas passer avant la pleine lune prochaine ou le 1^{er} juin; d'autres prétendaient qu'il faudrait même attendre plus long-temps. Cette nouvelle ne fit nullement plaisir aux Américains qui avaient un vif désir d'arriver au plus tôt dans les plaines du Missouri, quand ce n'aurait été que pour y faire de bons repas. Par bonheur on tua quatre cerfs le 8, ce qui procura un fond de provision tel qu'on n'en avait pas eu depuis long-temps.

Le même jour on rencontra Cheveux-tressés, chef tchoponnich, auquel l'automne précédent on avait confié les chevaux et des selles. On alla le 9 à sa cabane, il rapporta la moitié des selles, ainsi que du plomb et de la poudre qui avaient été enterrés dans cet endroit; bientôt les Indiens ramenèrent vingt chevaux, le plus grand nombre en bon état. Le 10 on arriva chez Tonnatchemoutoult; le drapeau qu'on lui avait donné l'année

dernière flottait sur sa maison. Il fit très-bon accueil aux voyageurs qui, après avoir fumé le calumet, déclarèrent aux principaux du village qu'ils étaient mal approvisionnés; le chef adressa un discours à son monde, et aussitôt des racines de kouamach, des galettes d'une autre racine et une truite saumonée furent servies. « Nous remerciâmes les Indiens de leur bienveillance, dit Lewis, en leur représentant que n'étant pas accoutumés à ne manger que des racines, nous appréhendions que cette nourriture ne rendit nos hommes malades, et en conséquence je leur proposai d'échanger un de nos bons chevaux qui était maigre contre un autre plus gras que nous pourrions tuer. L'hospitalité du chef fut blessée de l'idée d'un échange; il répondit que ses gens avaient des jeunes chevaux en abondance, et que puisque nous étions disposés à nous en nourrir, il nous en donnerait autant que nous voudrions. Effectivement les Indiens en amenèrent deux fort gras, et ne demandèrent rien en retour; marque de générosité que nous n'avions pas encore éprouvée depuis que nous avons traversé les Monts-Rocailleux. »

Un autre chef arriva, tous montraient des dispositions si favorables, que dans la soirée et le lendemain, on leur expliqua le but du voyage et les intentions du gouvernement américain à leur

égard; on traça sur une natte, avec du charbon, une carte de la position relative des deux pays; on leur parla de la puissance de la nation américaine, de son désir de maintenir la bonne harmonie qui existait entre elle et ses frères rouges, enfin du projet d'établir des comptoirs sur leur territoire, pour leur défense et leur bien-être. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés, qu'au bout d'une demi-journée les officiers américains vinrent à bout de faire comprendre tout cela aux chefs tchopponnich, et sans doute une grande partie en fut perdue ou mal rendue, car Lewis et Clarke le disaient en anglais à un de leurs gens qui le répétait en français à Chabonneau, celui-ci le traduisait en minnétari à sa femme, qui à son tour le transmettait en chochon à un prisonnier de cette nation, lequel enfin le redisait aux Tchopponnich dans leur idiome.

Le 12 les chefs et les guerriers tinrent un conseil pour délibérer sur la réponse qu'ils feraient; ils déclarèrent qu'ils avaient confiance aux discours qu'on leur avait tenus, et résolurent de suivre les conseils qu'on leur avait donnés. Cette décision prise, Tonnatchémoutout, le principal chef, prit de la farine d'une racine, en jeta, pour rendre le bouillon plus épais, dans toutes les marmites qui étaient en ce moment sur le feu; ensuite il entama une harangue, fit connaître le

résultat de la délibération, et après avoir exhorté à l'union, finit par inviter tous ceux qui approuvaient la décision du conseil, à venir manger. Pendant ce discours, les femmes qui probablement voyaient avec peine l'alliance que l'on allait contracter avec des étrangers, s'arrachèrent les cheveux et se tordirent les mains. L'appel par lequel l'orateur avait fini, ferma la bouche à tous les mécontents, et la décision fut ratifiée. De nouveaux présens furent faits de part et d'autre; il fut convenu que quelques jeunes gens accompagneraient les Américains au-delà des montagnes, et que s'ils pouvaient conclure la paix avec leurs ennemis, toute la nation irait, l'été prochain, dans les plaines du Missouri.

« Comme ils nous avaient recommandé, dit Lewis, de ne pas nous mettre en route avant que la neige fût fondue dans les montagnes, nous leur fîmes entendre, dans le courant de la journée, que nous désirions traverser la rivière et y établir un camp afin de chasser et de pêcher jusqu'à la disparition des neiges; ils nous indiquèrent une position excellente à quelques milles de distance; le 14 ils fournirent un canot à l'aide duquel on transporta le bagage de l'autre côté de la rivière. On passa près d'un mois dans le camp que l'on forma, et pendant tout ce temps la bonne intelligence qui régnait entre les Améri-

cains et les Indiens, ne fut pas troublée une seule fois. »

Le 10 juin on se mit en route pour les plaines de Kouamache. Le 16 on arriva sur les bords du Hungry-Creek; il y avait encore deux et trois pieds de neige dans certains endroits; la végétation était extrêmement retardée. Cette apparence dans une partie du pays comparativement basse, était de mauvais augure pour la possibilité de passer les montagnes. Cependant comme on était déterminé à poursuivre le voyage, on continua de marcher. On avait à traverser des bois épais et de hautes montagnes entrecoupées de ravines profondes, et obstruées par des arbres tombés. Les difficultés augmentèrent; heureusement la neige était assez ferme pour porter les chevaux. Les matinées étaient très-froides. « Enfin, arrivés au-delà du confluent du Tchopponnich et du Kouskouski, nous nous trouvâmes, dit Lewis, entourés de l'hiver et de toutes ses rigueurs. L'air était glacial, on n'apercevait pas le moindre vestige de végétation; nos mains et nos pieds étaient engourdis; nous risquions de nous égarer et de mourir de faim, de froid et de fatigue, nous et nos chevaux. Dans ces conjonctures la prudence ordonnait de rebrousser chemin; c'est ce que nous fîmes. »

Pendant cette marche rétrograde, on consumma

les vivres dont on s'était approvisionné, et on séjourna quelques jours dans les plaines de Kouamache, où l'on se procura un peu de gibier et de poisson.

Le 24 juin, on se remit en route. Le soir, les Indiens, afin d'obtenir du beau temps pour le voyage, mirent le feu aux bois. Comme ils étaient principalement composés de très-grands sapins, avec beaucoup de branches sèches, l'incendie se répandit avec une rapidité prodigieuse, et la flamme monta jusqu'à la cime des arbres les plus hauts.

On marcha sous la conduite des guides indiens, et l'on remonta le Kouskouski jusqu'à sa source : à une petite distance, il y a des sources chaudes. Le 1^{er} juillet, on avait parcouru 156 milles, depuis le départ des plaines de Kouamache. On s'arrêta deux jours au confluent du Clarks-River et du Kouskouski ; la troupe se partagea en deux bandes. Lewis, avec neuf hommes, gagna directement la chute du Missouri ; il remonta le long du Cocalahichekit, et le 7 atteignit la crête qui sépare les eaux de la Columbia de celles du Missouri ; il suivit le Chichequâ, qui tombe dans le Médecine-River, et le 13, il retrouva la cache où l'on avait, l'automne précédent, enfoui plusieurs objets. Plusieurs choses avaient été gâtées par un débordement de la rivière ; le canot n'était pas

endommagé. Le 17, ayant passé la chute, Lewis se mit en route avec trois hommes, pour aller reconnaître le Marias-River, au point auquel il l'avait remonté en 1804. Il en longea les rives jusqu'au 26, et parvint bien près de sa source. Etant arrivé dans une plaine haute, il découvrit à peu près à un mille à sa gauche une trentaine de chevaux. Par le moyen de sa lunette, il vit que la moitié de ces animaux avaient des selles ; plusieurs Indiens étaient sur une éminence voisine. On alla vers eux ; c'étaient des Minnéтары qui avaient la réputation d'infâmes voleurs. L'entrevue fut assez amicale ; les Américains et les Indiens bivouaquèrent ensemble. Le 27 au matin, ceux-ci attaquèrent et enlevèrent deux fusils aux Américains. Lewis, armé de son pistolet, mit en fuite les Minnéтары, rattrapa son fusil, mit deux ennemis hors de combat, de sorte qu'ils ne purent emmener qu'un cheval volé aux Américains ; ceux-ci, en revanche, leur en prirent quatre. Comme la tribu de ces brigands était dans le voisinage, Lewis, appréhendant d'être poursuivi, fit retraite à quatre-vingts milles de ce lieu.

Ses compagnons étaient d'avis de traverser le Missouri, et de rejoindre leur troupe par l'autre rive ; mais cette route, étant moins directe, aurait pris trop de temps, et, dans l'intervalle, les Indiens auraient pu tomber sur eux ; il pensa

donc qu'il valait mieux aller directement à leur rencontre, malgré les dangers que l'on pourrait courir. Heureusement, on ne rencontra aucun obstacle; on arriva auprès du reste de la troupe, et bientôt on fut rejoint par deux hommes du détachement de Clarke. Les compagnons de Lewis avaient descendu le Missouri avec cinq canots qu'on avait laissés sur les bords du Jefferson. On abandonna les chevaux et l'on s'embarqua.

Le 29, on passa le mur naturel que traverse le Missouri, et l'on navigua rapidement jusqu'à l'embouchure de la Terre Blanche, que l'on atteignit le 10 août. Le lendemain, Lewis fut blessé par un de ses soldats, qui, le prenant pour un élan à travers les broussailles, parce qu'il était vêtu de peau, lui perça la cuisse d'une balle. La blessure ne fut pas dangereuse. Le 12, la troupe de Lewis fut rejointe par celle de Clarke.

Ce dernier s'était mis en route le 3 juillet avec quinze hommes et autant de chevaux. On marchait sous la conduite des Indiens. Le 6, on franchit la crête de partage des eaux. Deux jours après, on arriva à l'endroit où l'on avait enfoui différens objets. Tout était en bon état; les canots furent retirés de l'eau. La route que l'on avait suivie depuis le Clarks-River jusqu'à la source du Jefferson, semble être la meilleure et la plus

sûre que l'on puisse prendre pour traverser ces montagnes. Elle est excellente dans toute sa longueur, qui est de cent cinquante-six milles, et en coupant un petit nombre d'arbres, on pourrait y faire passer des voitures, à l'exception d'un espace de quatre milles, dans les montagnes, que l'on aplanirait facilement.

Tout fut bientôt disposé pour se mettre en marche; Clarke partagea sa troupe en deux détachemens; l'un descendit la rivière avec les canots, l'autre, dont il prit le commandement, se rendit à cheval à la Roche-Jaune; il y parvint le 15. L'espace qui les sépare est de dix-huit milles, c'est un plateau peu ondulé, qui paraît aride. Les montagnes des deux côtés étaient encore couvertes de neige; on n'y aperçoit d'autres arbres que des pins épars. La route fut ensuite si rocailleuse, que les chevaux eurent les pieds abîmés, et l'on fut obligé de les leur envelopper d'une espèce de mocassin. Le 18, un des hommes s'étant grièvement blessé à la jambe, on lui fit d'abord une espèce de litière pour le transporter; son mal empira tellement, que Clarke prit le parti de construire des canots. Il s'embarqua le 24 avec la plus grande partie de son monde. Le 21, la moitié de ses chevaux avait disparu: on supposa que les Indiens les avaient volés.

Le jour où l'on entra dans les canots, un ser-

gent fut dépêché avec deux hommes pour conduire le reste des chevaux chez les Mandans. Deux jours après, ils lui furent enlevés par les Indiens. Ils poursuivirent les larrons à une certaine distance. Désespérant de les attraper, il se construisit des espèces de canots avec des peaux de bison, et, s'embarquant avec ses compagnons, descendit la Pierre-Jaune.

Clarke arriva le 3 août au confluent de cette rivière et du Missouri. Sa navigation fut très-facile. Le 12, il rejoignit Lewis. Toute la troupe descendit ensemble le Missouri. Deux jours après, l'on eut une conférence avec les Minnétaris, les Mahahàs et les Mandans. Clarke essaya inutilement de persuader aux chefs de l'accompagner à Washington; ils alléguèrent, pour cause de leur refus, la crainte d'être attaqués par les Sioux. On se reposa chez les Minnétaris jusqu'au 18. Charbonneau demanda aux officiers la permission de rester chez les Mandans avec sa femme, disant que ses services n'étaient plus utiles à l'expédition; on se rendit à ses vœux.

Lewis et Clarke reçurent un accueil très-amical de toutes les peuplades dont ils traversèrent le territoire; le 23 septembre, ils débarquèrent à Saint-Louis, après une absence de deux ans, quatre mois et neuf jours, pendant laquelle ils avaient parcouru plus de 3000 lieues.

Colter, un des soldats de l'expédition, séduit par les promesses que lui avaient faites deux chasseurs de castors, pendant que l'on était chez les Mandans, s'adressa aux officiers pour obtenir son congé, il l'obtint, et passa l'hiver chez les Indiens. L'année suivante, il remonta la Roche-Jaune avec ses compagnons; ils pénétrèrent jusqu'aux Monts-Rocailleux et en franchirent la première chaîne, que cette rivière traverse sans former aucune chute; elle prend sa source dans le lac Eustis; ils n'allèrent pas au-delà de la crête de la chaîne. Cette vie vagabonde avait des attrait pour Colter. Il resta plusieurs années à chasser dans ces déserts. Au printemps de 1810, se trouvant avec Potts, un de ses compagnons, sur le Jefferson, ils furent surpris par les mêmes Minnétaris, qui avaient perdu deux des leurs dans une attaque contre Lewis. Potts, en se défendant, tua un des Indiens, mais bientôt il tomba percé de coups. Colter fut dépouillé par les Indiens, qui délibérèrent quelque temps sur ce qu'ils feraient de lui. Ils voulurent d'abord le prendre pour but, en tirant sur lui avec leurs flèches. Le chef pensa qu'il serait plus divertissant de le prendre à la course. Il lui donna donc près de quatre cents pas d'avance, et lui dit: Sauve-toi si tu peux. Colter, pour arriver au Jefferson, avait à traverser une plaine de six milles entière-

ment couverte de plantes épineuses qui lui déchiraient les pieds. Le sentiment de sa conservation lui donna des forces : étant à peu près à moitié chemin, il s'aperçut qu'il n'était plus suivi que par un seul Indien, qui se trouvait à cent pas de lui ; aussitôt il redoubla d'efforts ; par malheur, une hémorragie nasale le saisit en ce moment, et le couvrit de sang : il ne s'arrêta cependant pas. Il n'était plus qu'à un mille de la rivière, quand il entendit distinctement les pas de l'Indien ; il se tourna machinalement. Le Minnétari, aussi fatigué que lui, et peut-être épouvanté de sa figure sanglante, laissa tomber, plutôt qu'il ne lança, son javelot, qui se brisa dans la terre. Colter en ramassa la pointe et continua de courir. Parvenu à la rivière, il s'y précipita, la traverse, et va se cacher sous un radeau qui se trouvait par hasard arrêté à une petite île, près de la rive opposée. Les Indiens, l'ayant inutilement cherché pendant quelque temps, s'en allèrent d'un autre côté.

Colter, craignant d'être découvert, resta caché sous le radeau toute la journée ; le soir, il s'abandonna au courant, nagea quelque temps, prit terre, puis suivit les bords de la rivière. Entièrement nu, par un soleil ardent, les pieds percés par les épines, on se figure aisément tout ce que cet infortuné eut à souffrir. Dépouvé de tout moyen de chasser, il se trouvait à sept journées,

au moins, du premier endroit habité, c'est-à-dire, d'un établissement que les citoyens des Etats-Unis avaient récemment formé au confluent de la Roche-Jaune et du Big-Horn. Colter ne désespéra cependant pas de son sort ; il poursuivit sa route, en se nourrissant de racines ; et le septième jour atteignit heureusement la demeure de ses compatriotes.